

dui la France à travers les siècles depuis quarante années, cherche, trouve, élève un prince, qui a été à la fois spectateur et acteur dans ces luttes, et qui les a conservés en sa mémoire; qui fut soldat, proscrip, instituteur. La destinée le place sur ce trône entouré de tant d'orages, et aussitôt le calme renaît, l'espérance rentre dans les cœurs et la vraie liberté commence. Voilà les grandeurs auxquelles nous avons assisté. Quand on nous enseignait, dans notre enfance, les annales du monde, ou nous parlait des orages de l'antique Forum, des proscriptions de Sylla, de la mort tragique de Cicéron; ou nous parlait des infortunes des rois, des malheurs de Charles I.<sup>er</sup> de l'aveuglement de Jacques II, de la prudence de Guillaume III, on nous entretenait aussi du génie des grands capitaines, on nous entretenait d'Alexandre, de César, on nous charmait du récit de leur grandeur, des séductions attachées à leur génie, et nous aurions désiré connaître de nos propres yeux, ces hommes puissants et immortels.

Eh bien! nous avons rencontré, vu, touché nous-mêmes en réalité toutes ces choses, et ces hommes; nous avons vu un Forum aussi sanglant que celui de Rome; nous avons vu la tête des orateurs portée à la tribune aux harangues; nous avons vu des rois plus malheureux que Charles I.<sup>er</sup> plus tristement aveuglés que Jacques II, nous voyons tous les jours la prudence de Guillaume, et nous avons vu César, César lui-même.

IV.

**La terre.** (\*)—La terre est ronde; un voyageur qui ferait quatre kilomètres par heure et qui marcherait jour et nuit, emploierait un an et dix jours pour en faire le tour. L'expérience a démontré que la terre tourne dans l'espace; elle exécute un double mouvement: le premier sur elle-même dans l'espace d'un jour; le second autour du soleil, dans l'espace d'une année.

La description de la terre est une science qu'on nomme géographie; elle fait connaître la structure extérieure de la terre, le bassin des mers, les sinuosités des fleuves, puis les divisions adoptées par les peuples, le spectacle varié des climats et les produits du sol.

La terre est formée d'une masse solide, recouverte sur les trois quarts de sa surface par les eaux de la mer, et tout autour du globe se trouve une couche d'air d'environ quarante-huit kilomètres d'épaisseur qu'on nomme terre végétale, parce qu'elle est propre à nourrir les plantes ou les végétaux. La terre par ces productions pourvoit à presque tous les besoins de l'homme.

V.

**Minéralogie.**—La minéralogie embrasse toutes les substances inanimées dont se compose le globe terrestre, les gaz, les eaux, les combustibles, les métaux, les sels, les terres; les produits volcaniques et fossiles sont de son domaine. Considérée sous un point de vue plus étendu, la minéralogie étudie la structure du globe, cherche les causes des embrasements souterrains, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques; elle prend alors le nom de Géologie.

L'utilité de la minéralogie se fait sentir dans tous les arts. Elle

\* Siempre que se traduzcan composiciones que tratan de materias científicas é instructivas, debe hacerse la version castellana lo mas literal que sea posible.

apprend à connaître le terrain pour l'agriculture, elle fournit les matières premières pour la porcelaine, pour le verre, pour le ciment et pour les constructions en général; elle donne à la peinture les principales et les plus belles couleurs; au dessin les crayons de plombagine, et de sanguine, etc.; aussi a-t-elle été cultivée dès la plus haute antiquité.

VI.

**Géologie.**—La géologie nous fait connaître la structure du globe, c'est-à-dire l'ordre dans lequel sont groupées et disposées les diverses substances qui entrent dans la composition de la terre.

La géologie, lorsqu'elle s'appuie sur des faits clairement démontrés, est d'une haute importance. Elle fournit des documents utiles à l'histoire, à l'agriculture, à diverses branches de l'industrie, surtout à celle qui a pour objet de tirer les métaux des entrailles de la terre.

**Volcans.**—Les volcans doivent leur origine aux feux souterrains. Ordinairement situés sur le bord de la mer, ils sont quelquefois disposés sur une même ligne, dans une chaîne de montagnes. Une éruption volcanique est, comme un tremblement de terre, l'un des phénomènes les plus terribles qui se passent à la surface du globe. La montagne vomit, par une ouverture appelée cratère, des flammes et de la cendre au milieu d'épais tourbillons de fumée; elle lance des pierres brûlantes et d'énormes rochers à de grandes distances, au bruit des détonations souterraines et des coups redoublés de la foudre. Bientôt les flancs de la montagne s'entr'ouvrent, et il s'en échappe une rivière de feu appelée lave, dont les torrents consomment et renversent tout sur leur passage.

VII.

**Métaux.**—L'or est le plus précieux de tous les métaux; il est jaune, très malléable, très tenace, très dur, très pesant et presque inaltérable. Pour accroître sa dureté on l'allie à une petite quantité de cuivre ou d'argent. L'or se trouve en filons, en filaments déliés, engagés parmi des roches, ou dans certains sables, en paillettes, en grains disséminés. Il est tellement ductile, qu'en le battant, il s'étend et s'allonge sans se rompre, et qu'on peut le réduire en lames et en fils extrêmement minces. Avec un seul ducat, pièce de monnaie valant de 11 à 12 francs, on pourrait dorer une statue grande comme nature; et avec trois grammes de ce métal, on peut former un fil de 291 kilomètres de longueur. Allié à un dixième de cuivre, l'or s'emploie à la fabrication des monnaies, des bijoux et des pièces d'orfèvrerie les plus riches. On le trouve dans quelques parties de la France, de l'Espagne, de la Hongrie, mais surtout au Mexique.

L'argent est un métal blanc, sonore, susceptible, comme l'or, d'être réduit en fils d'une grande finesse, et ne se fondant qu'à une haute température. On le trouve quelquefois en masses ou blocs d'un volume considérable, mais on l'extrait le plus habituellement d'autres substances tels que l'or, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, etc. Souvent aussi il est mêlé avec un gaz appelé chlore, et forme une pâte molle d'une couleur verdâtre. Allié avec un dixième de cuivre, il est employé pour les monnaies, les couverts, la vaisselle et les pièces d'orfèvrerie. Recouvert d'u-

ne feuille mince d'or, il s'appelle vermeil. On le réduit, ainsi que l'or, en feuilles très minces et presque impalpables; ainsi préparé, il sert à argenter les objets en cuivre et en fer. Les principales mines d'argent, sont celles du Mexique et du Pérou.

La platine est le plus pesant de tous les métaux. Sa couleur est celle de l'acier. La propriété qu'il a d'être inattaquable par le feu, l'air et les acides, le rend très précieux dans les arts. L'eau régale combinaison de l'acide nitrique et de l'acide muriatique, a seule le pouvoir d'attaquer et de dissoudre la platine; aussi l'emploie-t-on pour la fabrication des appareils destinés aux opérations chimiques; on en fait des creusets, des cornues, des tubes, des capsules et des bassinets de fusils. En Russie, on a commencé à faire de la monnaie en platine. Le minerai de platine se rencontre sous la forme de grains, disséminés dans les sables qui renferment de l'or et du diamant. Sa découverte ne remonte qu'à 1741. On le trouve au Mexique, dans l'Amérique Méridionale, et en Sibérie, dans les monts Ourals.

Le cuivre est un métal rougeâtre, très commun, mais que l'on trouve assez rarement sans aucun mélange étranger, il est très malléable, sonore, mais susceptible d'être altéré par les acides les plus faibles; exposé à l'humidité de l'air, il se couvre alors d'une matière verdâtre, qui est le vert-le-gris, un des plus violents poisons connus. Le cuivre se trouve dans presque tous les pays, mais surtout en Russie, en Suède et en Norvège. Le minerai de cuivre est fort nombreux; le plus communément répandu est un composé de cuivre, de soufre et de fer; on le rencontre en masses assez considérables ou en filons. On tire du cuivre, pour les besoins des arts, plusieurs sels d'une grande importance: des acétates, des carbonates, des sulfates, de l'arsenic, &c. Lorsque le cuivre est allié à l'étain, on obtient le bronze dont on fait des canons, des cloches, des statues, des pendules, des vases et une foule d'objets d'ameublement. Allié au zinc, il devient laiton ou cuivre jaune, et sert à faire des instruments de physique, de musique, des mouvements d'horloges, des lustres, des flambeaux, et des ustensiles de cuisine tels que chaudrons, casseroles, etc. Le cuivre dans ce cas doit être revêtu d'une couche d'étain, qui le garantit de l'oxidation; cette préparation s'appelle étamage.

Le fer est, sans contredit, le métal le plus utile à l'homme; et par un bienfait de la nature, il se rencontre avec une abondance proportionnée à son utilité. On ne trouve presque jamais le fer pur, il est toujours uni à des matières étrangères; il s'appelle alors minerai. Pour dépouiller le minerai des parties étrangères avec lesquelles il est combiné, on le met avec du charbon dans un fourneau; quand le fer est ainsi fondu, on le coule dans des moules de sable; alors il s'appelle fonte; cette matière est fusible et très cassante. La fonte est fondue de nouveau dans un second fourneau appelé fourneau d'affinage; quand elle est refroidie, sous la forme de grumeaux, on la met dans un troisième fourneau, d'où on la retire en un seul bloc que l'on porte sous le martinet: c'est un énorme marteau qui le frappe à coups redoublés. Alors de la masse de métal, on voit suinter les matières qui rendaient le fer impur. A mesure que ces matières coulent, le fer, qui se purifie, se rapproche, se soude, sous l'action du martinet, et prend ainsi le nerf et la flexibilité qui manquaient à la fonte. Au moyen de laminoirs, on réduit le fer à l'état de barres et

de feuilles minces appelées tôle. C'est avec le fer de bonne qualité, que l'on fait, au moyen d'une filière, ces fils de fer, qui peuvent sans se rompre, être tirés avec force et pliés en tout sens. Le fer est employé pour les constructions, les ponts, les chemins de fer, les boulets de canons, les ustensiles aratoires, les clous, les ouvrages de serrurerie, et une foule d'autres objets utiles.

L'acier s'obtient en mettant du fer forgé en contact avec de la poussière de charbon, à une température très élevée; il est d'un gris clair et susceptible d'un beau poli. Fortement chauffé et refroidi subitement dans l'eau froide, dans les acides, dans le mercure, il prend le nom d'acier trempé. Il est alors cassant, plus élastique et plus dur et par là plus propre à la fabrication des divers instruments, tels que rasoirs, couteaux, canifs, instruments de chirurgie, sabres, épées, &c. On fait aussi des bijoux avec l'acier. C'est avec ce métal que l'on fait les ressorts des voitures, des montres et des pendules.

Le plomb est un métal d'un blanc bleuâtre, mou, fusible à une faible température. Après l'or et la platine, c'est le métal le plus lourd. On fait avec le plomb des balles, des bassins, des cercueils, des tuyaux, des gouttières, etc. On en couvre aussi des terrasses. Il faut surtout éviter de se servir de vases de plomb pour mettre du vin et du vinaigre, car il pourrait en résulter de graves accidents. Les principales mines de plomb sont exploitées en Allemagne, en Angleterre et en France.

L'étain est un métal d'un blanc d'argent, plus dur que le plomb, très fusible et très léger. Les arts ne l'emploient guère qu'à l'état d'alliage. En appliquant une couche d'étain sur le fer et sur le cuivre on garantit ces métaux de l'oxidation. Le fer blanc n'est autre chose que du fer laminé et étamé. L'étain réduit en lames minces et amalgamé avec le mercure, forme le tain dont on double les miroirs. On fait avec l'étain des cuillers, des assiettes, etc. Il existe des mines de ce métal dans presque tous les pays, mais particulièrement en Angleterre, en Allemagne et en Amérique.

Le zinc est un métal d'un blanc bleuâtre et plus dur que l'étain; il est malléable, fusil et volatil. Allié au cuivre, il constitue le similor dont on fait des bijoux communs. Aujourd'hui on fait avec le zinc laminé beaucoup d'ustensiles de ménage qu'autrefois on n'établissait qu'en cuivre. On l'emploie aussi dans la composition des feux d'artifice et dans les arts industriels. On s'en sert également pour couvrir le toit des maisons et des édifices, en place des tuiles et des ardoises. Le zinc ne se trouve pas à l'état natif, mais les minerais dont on le tire sont nombreux; les plus communs sont la blende et la calamine, sulfure et oxide de zinc.

## VIII.

La Physique.—La nature offre tous les jours à nos yeux les merveilles les plus étonnantes, et les plus dignes de nous occuper. Les nuages s'élèvent dans l'air et retombent en pluies qui fertilisent nos campagnes. Des sources bienfaisantes s'échappent du pied des montagnes, et vont se répandre dans les plaines, où elles deviennent de grands fleuves. L'éclair brille, et le tonnerre gronde au-dessus de nos têtes. Les vents s'élèvent dans l'air et nous apportent tantôt la chaleur, tantôt le froid et la

pluie. Nous jouissons des bienfaits de la lumière, du feu, de l'air. Enfin de quelque côté que nous portions nos regards, nous trouvons quelque merveille à admirer, quelque don de la Providence à bénir. Toutes ces choses étaient bien faites pour exciter la curiosité des hommes; aussi ont-ils cherché de tout temps à les connaître. On a donné le nom de *physique*, c'est-à-dire *étude de la nature* à la science qui explique les causes de ces grands phénomènes. Et l'on a appelé *physiciens* les savants qui ont travaillé à perfectionner cette science, et à la faire tourner à l'utilité de leur semblables. Les corps sont des parties déterminées de la matière. Tout corps a un certain nombre de propriétés générales des corps; ce sont: l'étendue, l'impenétrabilité, la divisibilité, la compressibilité, la porosité, la mobilité, la pesanteur.

IX.

*Le Tonnerre.*—Le tonnerre est une forte décharge électrique dans l'atmosphère; les éclairs sont les immenses étincelles qui l'accompagnent. Cette analogie d'un des plus terribles, des plus grandioses phénomènes de la nature avec les effets de nos faibles machines produisent à notre gré est parfaitement démontrée par des expériences décisives. On a fait monter vers des nuages orageux un cerf volant couvert de taffetas, portant à sa partie supérieure une pointe de fer un fil métallique entrelacé avec la corde descendait jusqu'à un long cordon de soie que tenait l'observateur pour se préserver, ou bien il faisait aboutir la corde à un cylindre de cristal enfoncé en terre. Cet appareil, en attirant l'électricité des nuages, donne d'énormes étincelles, de véritables éclairs avec une détonation égale à celles des armes à feu. Franklin, le premier, a tenté l'expérience, et sa hardiesse a obtenu un plein succès.

Les éclairs varient pour la couleur comme pour la forme; quelquefois d'un blanc vif ou d'un rouge violet, ils présentent ordinairement des teintes intermédiaires. Malgré leur extrême vitesse, ils ne se propagent pas toujours en ligne droite; ils s'entendent au loin et éclairent une plaine entière; il semble qu'alors le ciel s'entrouvre pour laisser paraître une mer de feu. Tout le monde a remarqué qu'après un éclair, il s'écoule un intervalle plus ou moins long, pendant lequel aucun bruit ne se fait entendre, puis tout-à-coup un son éclat. tantôt fort et sec, tantôt prolongé et sonore. Le plus généralement, le bruit du tonnerre est très grave, quelquefois il est plus violent que celui de la détonation simultanée de cent pièces de canon. Souvent l'explosion semble un roulement dont la durée et les variations nous étonnent. Puisque le tonnerre est un effet naturel des lois de la nature, il ne faut pas s'en effrayer, comme le font, les personnes peureuses, mais il ne faut pas non plus s'y exposer par bravade; il faut au contraire chercher à s'en garantir par de sages précautions, puisqu'il occasionne souvent des accidents, quelquefois très graves.

X.

*Gaz hydrogène.*—L'hydrogène est un des éléments de l'eau; pour l'obtenir sous forme de gaz, on mêle de l'eau avec de l'acide sulfurique; lorsqu'ensuite on jette du zinc ou du fer dans le mélange, le liquide en-

tre en effervescence, et laisse s'échapper le gaz hydrogène; on le recueille alors pour servir à divers usages. Le gaz hydrogène quand il est parfaitement pur, est quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique. Aussi dès que l'on a connu les propriétés du gaz, on a pensé à s'en servir pour remplir les ballons aérostatiques. Ce fut le physicien Charles qui, en 1783 et 1785, au milieu du jardin des Tuilleries, s'éleva le premier en l'air à l'aide d'un ballon rempli de gaz hydrogène: il eut un plein succès; il s'éleva à la hauteur de douze mille mètres, et descendit à quarante quatre kilomètres de Paris. Le gaz sert aussi à l'éclairage; au moyen de tuyaux ou conduits en fonte, on le transporte partout où l'on veut; c'est sa brillante lumière qui éclaire si bien nos magasins, nos rues et nos places publiques. Ce système d'éclairage est employé maintenant dans beaucoup de villes, est le temps n'est pas éloigné, où il sera universel.

Le gaz se forme naturellement, en grande quantité dans les mines de houille, surtout dans celles qui donnent l'espèce qu'on appelle houille grasse.—Là, il s'échappe de la houille même, et il s'accumule dans les galeries où on travaille, et surtout dans les parties de ces galeries où n'arrive pas l'air du dehors. Si alors un ouvrier a le malheur d'entrer avec une lampe, la lumière met, à l'instant, en feu toute la masse de gaz accumulée dans la galerie, une explosion a lieu, les ouvriers sont brûlés, étouffés et souvent tués; il arrive aussi quelquefois que l'explosion occasionne des éboulements qui enterrent vivants les pauvres travailleurs. Les mineurs appellent *feu grisou* ce gaz inflammable, qui les menace à chaque instant de la mort. Un Anglais nommé Humphry Davis, a inventé une lampe, qui étant entourée d'un treillage en fil de métal, doit consumer peu-à-peu le gaz inflammable de la mine, sans causer aucune explosion. Cependant cet appareil ne présente pas toutes les sûretés désirables. Le gaz hydrogène est si inflammable, que s'il est mêlé seulement pour un quart d'heure, dans l'air qui remplit la mine, ou tout autre local, ce mélange suffit pour produire une explosion à l'approche d'une lumière

XI.

*Botanique.*—La botanique est une science qui a pour objet, la connaissance réfléchie des végétaux. Le règne végétal est, sans contredit, celui qui nous offre le plus d'agrémens et le plus d'utilité. Les plantes fournissent à la teinture des couleurs vives et durables; à la médecine, des remèdes qui sont efficaces sans être dispendieux; à l'homme, une nourriture saine et toujours agréable; les grains, les fruits, les liqueurs, les chanvres, les gommes, les résines, &c., sont des tributs que les plantes paient annuellement à la société; elles donnent au laboureur d'abondantes récoltes; au jardinier des légumes délicats ou des fruits délicieux; elles étalent aux yeux du fleuriste ce qu'on peut imaginer de plus riche et de plus éclatant. Lorsqu'on se promène dans un parterre, les plantes attirent tous les regards par la noblesse et l'élégance de leur port, la variété et la vivacité de leurs couleurs; et elles nous forcent d'une manière douce, mais irrésistible, à nous approcher d'elles, par les parfums exquis qu'elles exhalent au loin.

XII.

*Littérature.*—*Amour du prochain.*—Je vous le dis en vérité, celui qui

aime, son cœur est un paradis sur la terre.— Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite; il a faim et soif de tout; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'aimour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh! si vous saviez ce que c'est qu'aimer!

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent, sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte à demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères: et que feriez-vous donc si vous les haïssez?

Et moi, je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère; qui souffre, est l'ennemi de son frère; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère, qui a faim, est son meurtrier.— *Lamennais.*

### XIII.

*Le capitaine Pamphile et son ami Jacques.*— Le capitaine Pamphile, en passant à la hauteur du cap des Palmes, en vue de la Guinée supérieure, avait attrapé dans sa chambre un magnifique papillon, véritable fleur volante des tropiques, d'ailes diaprées et étincelantes comme la gorge d'un colibri. Le capitaine, ne négligeait rien de ce qui pouvait avoir une valeur quelconque à son retour en Europe: en conséquence, il avait pris son hôte imprudent avec les plus grandes précautions, afin de ne point miroiter le velours de ses ailes, et l'avait cloué avec une épingle contre le lambris de l'appartement: le papillon du capitaine Pamphile vécut ainsi, plusieurs jours, battant ses ailes comme s'il eût sucé le suc d'une fleur; ce mouvement attira l'attention de Jacques, qui le regarda du coin de l'œil sans faire semblant de rien voir, mais qui profitant d'un moment où le capitaine Pamphile avait le dos tourné, sauta contre la boiserie, et jugeant de la bonté de l'animal par l'excellence de ses couleurs, le dévora avec sa glotonnerie accoutumée. Le capitaine Pamphile se retourna aux bonds et aux culbutes que faisait Jacques; en avalant le papillon, il avait avalé l'épingle: l'arête de cuivre lui était demeurée dans la gorge; le malheureux étranglait. Le capitaine, qui ne connaissait point la cause de ses grimaces et de ses contorsions, le crut en gaité, et s'amusa un instant de sa folie; mais voyant qu'elle se prolongeait indéfiniment, que la voix du sauteur imitait de plus en plus celle de Polichinelle, et qu'au lieu de sucer son pouce, comme il avait coutume de le faire, il se fourrait jusqu'au coude les mains dans le gosier, il se douta qu'il y avait dans toutes ces gambades quelque chose de plus pressant que le désir de lui être agréable, et alla vers Jacques; le pauvre diable roulait des yeux qui ne laissaient aucun doute sur la nature des sensations qu'il éprouvait, de sorte que le capitai-

ne Pamphile, voyant que décidément son singe bien aimé allait passer de vie a trépas, appela le docteur de toute la force de ses poumons: non qu'il crût beaucoup à la médecine, mais afin de n'avoir rien à se reprocher.

Le capitaine n'eut pas besoin d'expliquer la cause de ses cris; il n'eut qu'à montrer Jacques qui continuait de donner au milieu de la chambre les mêmes signes de agitation et de douleur, chacun s'empressa autour du malade: le docteur déclara qu'il était atteint d'une congestion cérébrale, maladie à laquelle était particulièrement fort sujette l'espèce des callitriches qui, ayant pris l'habitude de se suspendre par la queue, est naturellement exposée à ce que le sang lui porte à la tête: qu'il fallait en conséquence saigner Jacques sans retard, mais que dans tous les cas comme il n'avait pas été appelé dès les premiers symptômes de l'accident, il ne répondait pas de le sauver.

Double-Bouche fut le seul qui ne crut pas un mot de ce que disait le docteur; il y avait dans la maladie de Jacques des symptômes qui étaient parfaitement connus de Double-Bouche pour les avoir éprouvés lui-même, lorsqu'il lui était arrivé, surpris au moment où il goûtait à la bouillabesse du capitaine, d'avalé le morceau de poisson, sans prendre le temps d'en extraire les arêtes; ses yeux se portèrent donc instinctivement autour de lui pour chercher par analogie ce qui avait pu tenter la gourmandise de Jacques: le papillon et l'épingle avaient disparus; il n'en fallut pas d'avantage à Double-Bouche pour lui révéler la vérité tout entière: Jacques avait le papillon dans le ventre et l'épingle dans le gosier.

Ainsi, lorsque le docteur, la lancette à la main, s'approcha de Jacques que Double-Bouche tenait entre ses bras, celui-ci déclara-t-il, à la grande stupéfaction et au grand scandale du capitaine et de l'équipage, que le docteur s'était trompé: que Jacques n'était pas le moins du monde menacé d'apoplexie, mais bien de strangulation, et qu'il n'avait pas pour le moment le moindre épanchement au cerveau, mais une épingle qui lui barrait l'œsophage; en achevant ces paroles, Double-Bouche employant pour Jacques le remède qu'il pratiquait ordinairement en pareilles circonstances sur lui-même, lui enfonça dans le gosier le poireau qu'il tenait par hasard à la main lorsqu'il était accouru aux cris du capitaine, de manière à faire glisser vers des voies plus larges le corps étranger qui était resté dans les vois étroites: puis, certain que l'opération avait réussi à son honneur, il posa au milieu de la chambre le moribond, qui au lieu de continuer les gambades exagérées auxquelles tout l'équipage l'avait vu se livrer cinq minutes auparavant, resta assis un instant dans une tranquillité parfaite, comme pour s'assurer que la douleur était bien disparue; puis cligna des yeux, puis se mit à se gratter le ventre d'une main, puis à danser sur ses pattes de derrière, ce qui était le signe chez Jacques du parfait contentement; mais ce n'était pas tout encore. Double-Bouche, pour donner le dernier coup à la réputation du docteur, tendit au convalescent la carotte qu'il avait apportée, de sorte que Jacques qui était on ne peut plus friand de ce légume, s'en empara immédiatement, et donna la preuve, en le grignotant sans retard et sans interruption, que les voies nutritives étaient parfaitement débarrassées, et ne demandaient pas mieux que de reprendre leur service: l'opérateur était triomphant.

Quant au docteur, il se promit de reprendre sa revanche si Double-Bouche tombait malade; mais pendant le reste de la route Double-Bouche

n'eut malheureusement, à la hauteur des Açores, qu'une petite indigestion qu'il traita lui-même à la manière des anciens Romains, en s'introduisant les doigts dans la bouche.—A. Dumas.

XIV.

*Le Rossignol.*—Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelque'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et pour ainsi dire, attentive; il a écouté avec ravissement le ramage de ce chanteur des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol. Les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, le limot, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs, mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute sa étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement: s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments; il réussit dans tous les genres: il rend toutes les expressions; il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes.

Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent: mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosiers éclatants, batteries vives et légères; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmures intérieurs et sourds qui ne sont point appréciables à l'oreille, mais très-propres à augmenter l'éclat des tons appréciables, roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accents plaintifs, cadences avec mollesse; sons filés sans art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrants.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets: on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille; on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles.

—Buffon.

XV.

*Réné.*—C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée.

Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais, ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie pour la mettre au niveau de la société. Traitée partout d'esprit romanéque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante; inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes!

Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pêcheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein; et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur.

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtai sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme la pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je erus tout-à-coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

La solitude absolue; le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts: qu'il fallait peu de choses à ma rêverie! Une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépourvue des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flêtr

murmurait! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire: Homme! la saison de ta migration n'est pas encore venue, attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. — *Chateaubriand.*

XVI.

*Proclamation.*—*Soldats!* Je suis content de vous, vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer, s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux. Soldats, bientôt je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes, et il vous suffira de dire: *J'étais à la bataille d'Austerlitz,* pour qu'on réponde: *Voici un brave!* — *Napoléon.*

CLAVE DE LOS EJERCICIOS

DE

EL MAESTRO DE FRANCES

Ó METODO PRACTICO  
PARA APRENDER A LEER, ESCRIBIR  
Y HABLAR LA

LENGUA FRANCESA

SEGUN EL SISTEMA

DE OLLENDORFF.

NUEVA EDICION

Corregida con esmero, anotada y considerablemente aumentada con una parte gramatical nueva, varios trozos escogidos para lectura y traduccion, tomados de los mejores autores, listas alfabéticas de las voces mas usuales, así sustantivos como adjetivos y verbos, conjugación completa de todos los verbos irregulares &c., &c.

POR

D. Guillermo Kede.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
"ALFONSO REYES"  
1625 MONTERREY, MEXICO

MEXICO: 1863.

TIPOGRAFIA DE MARIANO VILLANUEVA,

Calle de Ortega número 24.